

# Crocs noirs, Marseille

Michel Abax

## Chapitre 1

Le port de la cité millénaire s'éveillait sous des teintes de safran. Un souffle humide et fou s'enroulait autour des navires. Les premières voix résonnaient d'un bout à l'autre des quais. Des gabiers, accrochés aux mats, luttèrent contre les risées, enveloppés par les voiles, leurs corps tordus pour échapper à la toile.

- Oh Baltho, c'est ce soir hein ?

Sur le quai, le gaillard aux cheveux hirsutes qui claquait ses godillots dans les flaques, ne savait pas d'où venait la voix mais il répondit oui, en riant, « ce soir... » Son visage s'était tourné vers la mer, le regard et le menton en l'air. Cela sentait la chimie, cela reflétait de la Pointe rouge, vent d'est... L'homme aux yeux de couleurs différentes, aux boucles fauves et à la moustache sauvage, se nommait Balthazar, Balthazar Camoin. Son ombre se balançait devant lui comme celle d'un lutteur.

Avant que les feuilles de lumière se déroulent au travers des persiennes, il s'en allait mâcher la vie, flânant dès l'aube dans les rues, avant de grimper dans les grues du port de la Joliette.

Comme à chaque fois que Balthazar partait à l'embauche, il passait par l'église des Augustins, la petite mère des gens de mer et se signait, un geste rapide, juste par superstition.

Il arrivait à l'embouchure de la République, la grande avenue qui reliait le Vieux port et celui de la Joliette.

- Mais vont m'escraboillier, eux !

Balthazar venait d'exécuter trois voltefaces pour éviter à la fois l'arpète vitrier qui zigzaguait en vélo avec sa grande fenêtre sur le dos, les chevaux de l'omnibus qui s'emballaient dans un galop idiot et deux paires de zouaves qui se chahutaient à coup d'épuisettes et de tridents.

Balthazar repoussa les boucles devant son visage, il riait tout seul. « Bienvenue à la République ! »

Les fouets claquaient déjà dans la grande avenue. La ville fébrile galopait déjà en chevauchée, une avalanche de fer, de roues, de cris, de sueur, de chair, de

marchandises bringuebalées des quatre coins du monde. Il plongeait en apnée dans la fureur.

Les ânes et les percherons martelaient la chaussée et soufflaient rauques. Balthazar sauta sur le plateau d'un tombereau. Le niston du charretier se leva et le fouetta à l'épaule avec une canisse. Le docker grogna mais ne bougea point. Le père le menaça de son nerf de bœuf. Balthazar lui montra son gancho, le croc des dockers.

- Oh l'oncle, sois brave ! Quatre générations dans la famille qu'on fait vivre des charretiers comme toi... Alors aujourd'hui, offre tes planches à mon cul !
- Counifle, va te faire... Le charretier grommela d'un air abruti et cracha son jus de chique. Puis il reprit ses mugissements et frappa ses mules.
  - Eh le fils Camoin ! J'ai un paquet pour ton père ! Eh oh ? Sur le trottoir, un vieux marin tapait des mains pour attirer son attention.

Sur les quais, on l'appelait Baltho, ou le fils Camoin. Son père et son grand-père portefaix l'emmenaient déjà avec eux. Tout le monde le connaissait ici. Les vieux pour les souvenirs, les jeunes parce qu'il était de ceux que l'on écoutait, un gars patiné par l'expérience, « qu'avait boulégué dans tous les boulots ».

Son seul boulet, à Balthazar, c'était d'avoir abandonné son métier d'origine, sa corporation, celle des portefaix, pour devenir docker, simple main-d'œuvre. « Moins que rien... la honte... »

Ça brinquebalait fort mais il avait l'habitude. Balthazar tirait de sa poche des fils de fer d'une dizaine de centimètres. Il façonnait. Des figurines. Depuis son enfance. Ça le calmait, de fabriquer une chose à lui, une chose à offrir. Ses doigts pliaient l'acier, courbaient la ligne, tramaient la forme tandis qu'il mirait autour de lui.

Elle avait de l'allure cette avenue, avec ses portes chapeautées de sculptures de nymphes, de Neptune, de mascarons superstitieux et sur les façades des compagnies, ces proues de navires. Balthazar regardait goguenard les personnages qui s'agitaient là-haut, fenêtres ouvertes, les employées, les officiers, les armateurs en pleine effervescence, déjà.

Et au sol, la marée humaine. Un orage de colères et de rires, une odeur de soufre et de cannelle. Massilia... Les métiers de la mer partaient aux quais et les métiers du commerce circulaient d'une rive à l'autre. Couverts de capuchons de moine, les charretiers et les charbonniers braillaient à tout va sur leurs bêtes coiffées de bonnets incrustés de métal, aux pompons colorés. Les étincelles jaillissaient sur le pavé. Son tombereau croisa une carriole chargée de caisses de suif, de tourteaux de copra et d'olive. Une autre secouait des boutes d'eau-de-vie de mélasse, de rhum et de tafia. Depuis le temps, Balthazar parvenait à distinguer les différentes odeurs, celles des bois de Campêche, du rocou ou de girofle.

Balthazar redressa la tête, ce silence... Toute la République s'immobilisait. Soudain pris de panique, les ambulants abandonnaient leurs marchandises pour se

réfugier sous les portes cochères. Un coconnier protégeait ses paniers d'œufs et se serrait contre un ferblantier itinérant. Une forte femme, vendeuse de brousse de Rove se jeta sur eux. Penauds, des pénitents gris en procession posèrent leurs grosses croix. Des bonnes sœurs levaient leurs paniers de biscuits. Les charretiers lâchaient le fouet et se taisaient, impuissants, vaincus. Même celui qui transportait Balthazar. Il n'y avait que lui pour rire.

Une immense marée blanche envahissait la grande rue. Des milliers d'orbites affolées flottaient dans cette immense vague laineuse. Des brebis déboulaient en bêlant, martelaient le sol comme des fantassins. Les plus robustes piétinaient les plus faibles.

Une partisane balançait des coups de savate sur la gueule des pauvres bêtes pour protéger sa carriole de légumes. Leurs crânes tamponnaient les cuisses d'une cocotte qui piaillait. D'une main, elle tendait sa glace en l'air, de l'autre elle relevait sa robe et ses dentelles.

Le troupeau s'éloignait, suivi des voitures de vidange. La République reprenait forme et frissonnait. La première qui redonna de la voix fut la partisane. Elle mâchait du poivre en ramassant au sol ses cébettes et ses pois chiches, ses guirlandes de thym et de piments étaient toutes dégarnies. Les commerçants redéployaient leurs étalages de farandoles d'écharpes, de tailloles et de vêtements de marins. Les charretons de fruits et de légumes reprirent leurs aises sur les trottoirs. La marée humaine se redéployait à gros flots.

Le tombereau arrivait Place Centrale. Balthazar regardait les affiches du Théâtre de l'Alhambra. Il reconnaissait un coursier des Messageries maritimes qui comme lui, essayait de savoir ce qui se jouait. Il l'appelait.

– Eh l'ami, ça va ? T'as les arrivées à la Joliette ?

– Oui, comme d'habitude des macaronis. Ah si ! Y'a un cirque qui arrive ! Tu vas en voir des drôles à débarquer.

Ils se saluaient et lui, il reprenait son ouvrage. Cela prenait déjà une forme de poisson. Il souriait en pensant à la cargaison du jour. Il jetait un œil sur le trottoir.

Au-delà de la place, ce n'était plus pareil, si les façades étaient toujours aussi prestigieuses, la faune qui descendait des quartiers du Panier donnait le ton. Il fallait garder l'œil ouvert. Comme on entre dans une cave sans lumière. Ici, territoire de malfrats.

Les lève-tôt se déroillaient dans les bars, autour du Passage de Lorette. Ils cherchaient la combine du jour. La mode était aux foulards autour du cou, les chemises larges, les rognons cinglés dans des pantalons cintrés. Quand les portes étaient ouvertes, Balthazar les apercevait, alignés telles les dents d'un peigne sale aux zincs des estaminets. Des mastards aux manches trop courtes et des efflanqués aux hanches creuses levaient le coude pour un noir coupé, un jaune ou un bock. Les moins moches, abonnés aux métiers de l'amour, brillaient déjà dans l'ombre sur les banquettes de moleskine, les cheveux huilés, larmes de sang et gueules

d'ange noir. Ceux qui traînaient si tôt, attendaient l'arrivée des bateaux, sans se fatiguer. Bientôt les souffles des passagers encombrés de leurs valises et baluchons donneraient le signal. Les chapardeurs feinteraient de se lever comme de grands singes paresseux.

Plus tard, il y aurait la rabatte des navigateurs et des soldats vers les bordels. D'autres préféreraient partir aux quais, pêcher une fille d'Irlande, de Pologne ou d'Afrique. Beaucoup vivaient du petit trafic, en cheville avec la marine. Ils s'emplissaient les poches à la détournement de certains débarquements.

La famille Sciazza régnait sur les bordels du quartier réservé et sur le port de la Joliette. Balthazar les craignait.

Tout un monde de la guenille collait au train des nervis. A Marseille, on les appelait les babàous, les insectes rampants, mais aussi les brande-biasse, les moufiànti, les va-nu-pieds, les quécous ou les mâche-angoisses. Balthazar reconnaissait le maigrichon aux joues cavées qui rôdait sur le trottoir, des larmes de pus lui coulaient sur les joues. Ce gars avait travaillé sur le port et puis un jour, il s'était déchiré le nerf. D'abord aboulique, ensuite alcoolique. Aujourd'hui, « n'est plus qu'un sac à vin », se disait Balthazar. Une bonne douzaine comme lui se traînaient en écarquillant leurs yeux chassieux, fixaient les caïds dans l'attente d'un signe. Une basse besogne, pour nouer les deux bouts. Quand les sœurs de Notre dame de la Compassion passèrent devant eux avec leurs paniers de biscuits, ils se léchèrent les chicots.

Balthazar siffla, il venait d'apercevoir Paolo au croisement du Boulevard des Dames, son ami. Avec lui, il était cul et chemise, baraque comme barrique. Paolo causait à une sorcière qui tenait sa chèvre par le collier. Sans doute vendait-elle son lait aux dames. Pas qu'aux dames, un filet blanc coulait sur la barbe de son ami.

– Toujours à téter le lait de ta mère ?

Paolo éclata de rire, Il leva son bras puis le tourna sur la gauche.

- Eh Baltho ! Rencard à la brasserie !

Quand il arriva au niveau de la rue du Plumier, il vit un groupe de trois hommes et une femme qui sortait de l'imprimerie. Deux collègues, des bons amis. Ils cachaient sous leurs vestes de velours des affichettes à placarder.

« Té, qu'il se pensait, parie qu'au coin de la rue, le gars qui marche en zigzag avec sa jambe tordue sert de mouchards à la poulaille... » Baltho avait vu juste, la vieille complice à l'étage cria « Passarès ! » et jeta ses détritissés dessus. Les ouvriers éclatèrent de rire. Antoine l'anarchiste se faufila parmi les charretiers. En apercevant Balthazar, il souleva sa casquette avec le pouce et lui cligna de l'œil. Balthazar empocha un paquet de ces affichettes en jetant un œil autour de lui. Le boiteux l'avait vu.

Les dockers et les portefaix, des contremaîtres, des peseurs jurés, des navigateurs et des ouvriers du port déboulaient du quartier du Panier par la rue de

l'Evêché. De l'autre côté, des bandes entières s'en venaient de la Belle-de-Mai. Balthazar croisait les charretiers qui nourrissaient les docks la nuit et repartaient à contre sens, chargés à bloc. De véritables convois qui remontaient vers la Belle-de-Mai pour livrer les nouvelles usines autour de la gare St-Charles.

Les charretiers qui arrivaient sur la place frappaient plus fort leurs bêtes, c'était la course pour réussir à décharger les premiers navires sur les quais. Plus les souffles rauques et lugubres des grands cygnes retentissaient dans la rade, plus la poussière gonflait sur la place de la Joliette. Chaque sirène mettait les nerfs à vifs, les hommes se pressaient, les fouets claquaient plus forts encore.

La République touchait à sa fin, et cela ressemblait à la frontière. Le Levantin arrangeait son étal de dattes, de grenades et de figues de barbarie. L'italien suspendait des énormes provolones aux crochets et son gros apprenti installait les tonnelets de morues salées. Le Corse servait déjà ses chaussons à la brousse à deux femmes en noir. La belle anglaise frottait sa vitre avec du papier journal puis ajustait les rideaux en dentelle de son épicerie fine. Il lui fit signe mais elle ne lui répondit pas.

Cela sentait la mer, les goélands volaient par centaines au-dessus des mats et des cheminées. Balthazar arrivait à la Joliette. Il sauta du tombereau.

– Eh, attrape !

Dans l'air, ce qu'il lui lança prit l'allure d'une étoile argentée. Les yeux du gamin brillaient. Sous ses doigts ondulait un dauphin.